

Martin BUBER, Je et Tu,
dans: La Vie en dialogue, Paris,
Aubier-Montaigne, 1959.

PREMIÈRE PARTIE

LES MOTS-PRINCIPES

Le monde est double pour l'homme, car l'attitude de l'homme est double.

Elle est double en vertu de la dualité des mots fondamentaux, des *mots-principes* qu'il est apte à prononcer.

Les mots-principes ne sont pas des mots isolés, ce sont des couples de mots.

L'un de ces mots-principes, c'est le couple *Je-Tu*.

L'autre est le couple *Je-Cela*, dans lequel on peut aussi remplacer *Cela* par *Il* ou *Elle* sans que le sens en soit modifié.

Donc le *Je* de l'homme est double, lui aussi.

Car le *Je* du mot-principe *Je-Tu* est autre que celui du mot-principe *Je-Cela*.

Les mots-principes n'expriment pas une chose qui existerait en dehors d'eux, mais une fois dits ils fondent une existence.

Les mots-principes sont prononcés par l'être.

Dire *Tu*, c'est dire en même temps le *Je* du couple verbal *Je-Tu*.

Dire *Cela*, c'est dire en même temps le *Je* du couple verbal *Je-Cela*.

Le mot-principe *Je-Tu* ne peut être prononcé que par l'être entier.

Le mot-principe *Je-Cela* ne peut jamais être prononcé par l'être entier.

Il n'y a pas de *Je* en soi ; il n'y a que le *Je* du mot-principe *Je-Tu* et le *Je* du mot-principe *Je-Cela*.

Quand l'homme dit *Je*, il veut dire l'un ou l'autre : *Tu* ou *Cela*.

Le *Je* auquel il pense est présent quand il dit *Je*. Même quand il dit *Tu* ou *Cela*, c'est le *Je* de l'un ou de l'autre des mots-principes *Je-Tu* ou *Je-Cela* qui est présent.

Etre *Je*, dire *Je*, c'est même chose. Dire *Je* et dire l'un des mots-principes, c'est même chose.

Quiconque prononce un mot-principe pénètre dans ce mot et s'y place.

* * *

La vie de l'être humain ne se réduit pas au cercle des verbes transitifs. Elle ne se compose pas seulement d'activités qui ont une chose pour objet. Je perçois une chose. J'éprouve une chose. Je représente une chose. Je veux une chose. Je sens une chose. Je pense une chose. Ce n'est pas de toutes ces choses seulement et d'autres semblables qu'est faite la vie de l'être humain.

Toutes ces choses et d'autres du même ordre fondent l'empire du *Cela*.

Mais l'empire du *Tu* a un autre fondement.

* * *

Dire *Tu*, c'est n'avoir aucune chose pour objet. Car où il y a une chose, il y a une autre chose ; chaque *Cela* confine à d'autres *Cela*. *Cela* n'existe que parce qu'il est limité par d'autres *Cela*. Mais là où l'on dit *Tu*, il n'y a aucune chose. *Tu* ne confine à rien.

Celui qui dit *Tu* n'a aucune chose, il n'a rien. Mais il est dans la relation.

* * *

On dit que l'homme prend une connaissance empirique du monde qui est le sien. Qu'est-ce à dire ?

L'homme explore la surface des choses et il les expérimente. Il tire d'elles un savoir relatif à leur nature, une connaissance expérimentale. Il dégage le caractère empirique relatif aux choses.

Mais les expériences à elles seules ne suffisent pas à rapprocher l'univers de l'homme.

Car le monde qu'elles lui apportent n'est composé que de *Ceci* et de *Cela*, d'*Il* et d'*Elle* et d'*Elle* et de *Cela*.

Je connais empiriquement une chose.

On n'y changera rien en ajoutant aux expériences « externes » les expériences « internes », selon une distinction nullement éternelle qui naît du besoin qu'a l'espèce humaine de rendre moins aigu le mystère de la mort. Choses externes ou choses internes, choses parmi les choses !

Je connais empiriquement une chose.

On n'y changera rien en ajoutant aux expériences « manifestes » les expériences « secrètes », selon cette présomptueuse sagesse qui connaît dans les choses un compartiment clos et réservé aux seuls initiés, et dont elle manipule la clef. O mystère sans secret, ô amoncellement des connaissances minutieuses ! *Cela, Cela, Cela!*

* * *

L'homme qui a la connaissance empirique des choses ne participe point au monde. La connaissance empirique est « en lui » et non entre lui et le monde.

Le monde n'a pas de part à l'expérience. Il se laisse expérimenter, mais il ne s'en soucie pas, car il n'y ajoute pas du sien, il n'en est pas atteint.

Le monde en tant qu'expérience relève du mot-principe *Je-Cela*.

Le mot-principe *Je-Tu* fonde le monde de la relation.

* * *

Le monde de la relation s'établit dans trois sphères :

La première est celle de la vie avec la Nature. La relation y vibre dans l'obscurité sans atteindre le seuil du langage. Les créatures se meuvent en face de nous, mais elles ne peuvent venir jusqu'à nous et le *Tu* que nous leur adressons bute à ce seuil.

La deuxième est la vie avec les hommes. La relation y est manifeste et explicite. Nous pouvons y donner et y recevoir le *Tu*.

La troisième est la vie avec les essences spirituelles. La relation y est enveloppée de nuages, mais elle se dévoile ; muette, mais génératrice de langage. Nous n'entendons aucun *Tu*, mais nous nous sentons appelés et nous répondons, nous créons des formes, nous pensons, nous agissons. Tout notre être dit alors le mot-principe sans que nos lèvres le puissent prononcer.

Mais sommes-nous en droit d'intégrer l'ineffable dans le monde du mot-principe ?

Dans toutes les sphères, grâce à tout ce qui nous devient présent, nous effleurons du regard l'ourlet du *Tu* éternel, nous en sentons émaner un souffle venu de lui ; dans chaque *Tu* nous invoquons le *Tu* éternel, selon le mode propre à chacune de ces sphères.

* *

Je considère un arbre.

Je peux le percevoir en tant qu'image : pilier rigide sous l'assaut de la lumière, ou verdure jaillissante inondée de douceur par l'azur argenté qui lui sert de fond.

Je peux le sentir comme un mouvement : réseau fluide des vaisseaux reliés à un centre fixe de poussée, succion des racines, respiration des feuilles, échange sans fin de la terre et du ciel — et cette obscure croissance elle-même.

Je peux le ranger dans une espèce, observer en lui un exemplaire sur lequel j'étudierai la structure et les modes de la vie.

Je peux triompher si durement de sa ci-présence et de la forme prise que je ne voie plus en lui que l'expression d'une loi — des lois en vertu desquelles un conflit permanent de forces finit toujours par se résoudre, ou des lois qui président au mélange et à la dissociation des substances vivantes.

Je peux le volatiliser et l'éterniser en le réduisant à un nombre, à un pur rapport numéral.

L'arbre n'a cependant pas cessé d'être mon objet, il a gardé sa place dans l'espace et dans le temps, sa nature et sa composition.

Mais il peut aussi se faire que, de propos délibéré et en même temps par l'inspiration d'une grâce, considérant cet arbre, je sois amené à entrer en relation avec lui. Il cesse alors d'être un *Cela*. La puissance de ce qu'il a d'exclusif m'a saisi.

Point n'est besoin que je renonce à un mode quelconque de ma contemplation. Il n'est rien dont je doive faire abstraction pour le voir, nulle connaissance que je doive oublier, au contraire ; l'image et le mouvement, l'espèce et l'exemplaire, la loi et le nombre, tout a place dans cette relation, tout y est compris et indissolublement uni.

Tout ce qui tient à l'arbre y est impliqué : sa forme et son mécanisme, ses couleurs et ses substances chimiques, ses

conversations avec les éléments du monde, et ses conversations avec les étoiles, le tout enclos dans une intégralité.

Ce n'est pas une impression que cet arbre, ni un jeu de ma représentation, ni une valeur émotive ; il dresse en face de moi sa réalité corporelle, il a affaire à moi comme j'ai affaire à lui, mais d'une autre manière.

Ne cherchez pas à affaiblir le sens de cette relation : toute relation est mutualité.

Aurait-il une conscience, cet arbre, et une conscience analogue à la nôtre ? Je n'en peux faire l'expérience. Mais parce que l'expérience semble avoir réussi sur vous-mêmes, voudriez-vous la recommencer et décomposer l'indécomposable ? Ce n'est pas l'âme de l'arbre qui se présente à moi, ni sa dryade, c'est l'arbre lui-même.

* *

Lorsque, placé en face d'un homme qui est mon *Tu*, je lui dis le mot-principe *Je-Tu*, il n'est pas une chose entre les choses, il ne se compose pas de choses.

Il n'est pas *Il* ou *Elle*, limité par d'autres *Ils* ou *Elles*, un point de l'espace et du temps porté sur le réseau de l'univers. Il n'est pas non plus un mode de l'être, perceptible, descriptible, un faisceau lâche de qualités définies. Sans voisins et d'une pièce, il est le *Tu* et il remplit l'horizon. Non qu'il n'existe rien en dehors de lui ; mais toutes choses vivent dans sa lumière.

La mélodie ne se compose pas de sons, ni le vers de mots, ni la statue de lignes — car c'est à force de les tirer et de les déchiqueter qu'on arrive à faire de leur unité une multiplicité ; de même chez l'homme à qui je dis *Tu*. Je peux extraire de lui la nuance de ses cheveux ou la nuance de ses propos ou la nuance de sa bonté ; je suis sans cesse obligé de le faire ; mais déjà il n'est plus le *Tu*.

Et de même que la prière n'est pas dans le temps, mais bien le temps dans la prière, que le sacrifice n'est pas dans l'espace, mais bien l'espace dans le sacrifice, et qu'en renversant cette relation on abolit la réalité, de même je ne découvre l'homme à qui je dis *Tu* dans aucun temps ni dans aucun lieu déterminé. Je peux l'y situer, je suis sans cesse obligé de le faire, mais alors ce n'est plus un *Il* ou *Elle*, c'est un *Cela* — ce n'est plus mon *Tu*.

Tant que le ciel du *Tu* se déploie au-dessus de moi, les

vents de la causalité s'accroupissent à mes talons et le tourbillon de la fatalité se fige.

L'homme à qui je dis *Tu*, je n'ai pas de lui une connaissance empirique. Mais je suis en relation avec lui dans le sanctuaire du mot-principe *Je-Tu*. C'est au sortir de ce sanctuaire seulement que je le connais de nouveau par l'expérience. L'expérience est éloignement du *Tu*.

La relation peut se prolonger même si l'homme à qui je dis *Tu* n'en a pas conscience et n'en a pas le sentiment. Car le *Tu* est plus que le *Cela* n'en sait. Le *Tu* est plus actif et il lui arrive davantage que le *Cela* n'en sait. Aucune imposture n'a d'accès en ce lieu ; c'est ici le berceau de la Vie Véritable.

* * *

Voici l'éternelle origine de l'art : une forme se présente à l'homme et demande à devenir œuvre, par lui. Cette forme n'est pas le produit de son âme, c'est une apparition qui aborde cette âme et exige d'elle la force efficiente. Il s'agit là d'un acte essentiel de l'homme ; s'il l'accomplit, s'il dit de tout son être le mot-principe *Je-Tu* à la forme qui lui apparaît, alors la force efficiente ruisselle, l'œuvre naît.

Cet acte renferme un sacrifice et un risque. Un sacrifice ? L'infinie possibilité immolée sur l'autel de la Forme. Il va falloir anéantir tout ce qui, naguère encore, se jouait dans la perspective. Rien n'en pénétrera dans l'œuvre. Telles sont les exigences de cette attitude exclusive, les yeux dans les yeux. Un risque ? Le mot-principe ne peut être dit que par l'être entier ; celui qui s'y décide ne peut rien réserver de soi ; et l'œuvre ne tolère pas, comme l'arbre ou l'homme, que je me délasse par une incursion dans le monde du *Cela* ; car c'est elle qui commande. Si je ne la sers pas bien, elle se brise ou elle me brise.

Cette forme qui vient à ma rencontre, je ne peux ni la connaître d'expérience ni la décrire ; je ne peux que la réaliser. Et cependant je la contemple dans l'éclat éblouissant du tête-à-tête, plus claire que toute la clarté du monde empirique. Non comme une chose parmi les choses « intérieures », non comme une construction de mon « imagination », mais comme la présence. Si on lui applique le critère de l'objectivité, cette forme n'a pas d'existence, mais qu'y a-t-il d'aussi présent qu'elle ? Et je suis bien véritablement en relation avec elle ; elle agit sur moi comme j'agis sur elle.

Créer, c'est puiser ; inventer, c'est trouver ; former, c'est

découvrir. En réalisant, je découvre. Je transfère la forme dans le monde du *Cela*. L'œuvre créée est une chose entre les choses, elle est donc expérimentable et descriptible en tant que somme de qualités. Mais pour qui la contemple dans l'accueil, elle peut bien des fois devenir un vis-à-vis de présence.

* * *

— Quelle est donc l'expérience que l'on peut avoir du *Tu* ?

— Aucune. Car on ne peut l'expérimenter.

— Alors que sait-on du *Tu* ?

— Tout ou rien. Car on ne sait rien de partiel à son sujet.

* * *

C'est par grâce que le *Tu* vient à moi ; ce n'est pas en le cherchant qu'on le trouve. Mais lui adresser le mot-principe, c'est l'acte de mon être, c'est mon acte essentiel.

Le *Tu* vient à ma rencontre. Mais c'est moi qui entre en relation immédiate avec lui. Ainsi il y a dans cette rencontre l'être-élu et l'élire ; c'est une rencontre à la fois passive et active. En effet, l'action de l'être intégral supprime toutes les actions partielles, donc aussi les sensations d'action, qui sont toutes fondées sur le sentiment de leur nature limitée ; cette action doit donc devenir semblable à une passivité.

Le mot-principe *Je-Tu* ne peut être dit que par l'intégralité de l'être.

Cette concentration, cette fusion en un être intégral ne peut jamais se faire par moi, ne peut jamais se faire sans moi. Je m'accomplis au contact du *Tu* ; c'est en devenant *Je* que je dis *Tu*.

Toute vie véritable est rencontre.

* * *

La relation avec le *Tu* est immédiate. Entre le *Je* et le *Tu* ne s'interpose aucun jeu de concepts, aucun schéma et aucun effort d'imagination ; et la mémoire elle-même se transforme quand elle passe brusquement du morcellement à la totalité. Entre le *Je* et le *Tu* il n'y a ni buts, ni appétit, ni anticipation ; et les aspirations elles-mêmes changent quand elles passent

de l'image rêvée à l'image apparue. Tout moyen est obstacle. Quand tous les moyens sont abolis, alors seulement se produit la rencontre.

.

Quand un rapport immédiat s'établit, tout ce qui est médiat devient sans valeur. De même il est sans importance que mon *Tu* soit déjà ou puisse devenir, sous l'effet, précisément, de mon acte essentiel, un *Cela* pour d'autres *Je*, un « objet d'expérience générale ». Car la ligne proprement dite de démarcation entre le *Tu* et le *Cela*, d'ailleurs flottante et vibrante, ne passe pas entre l'expérience et la non-expérience, ni entre le donné et le non-donné, ni entre le monde de l'être et le monde de la valeur : elle traverse tous les domaines qui sont entre le *Tu* et le *Il* ; elle sépare la présence vivante et l'objet.

.

Le présent, non pas l'instant ponctuel qui ne désigne jamais que le terme mis par la pensée au « temps écoulé », l'apparence d'un arrêt dans cet écoulement, mais l'instant véritablement et pleinement présent, n'existe que s'il y a présence, rencontre, relation. La présence naît seulement du fait que le *Tu* devient présent.

Le *Je* du mot-principe *Je-Cela*, le *Je* donc auquel nul *Tu* concret ne fait face, mais qui est environné d'une multiplicité de « contenus » n'est qu'un passé, n'est nullement présent. En d'autres termes : dans la mesure où l'homme se satisfait des choses qu'il expérimente et utilise, il vit dans le passé et son instant est dénué de présence. Il n'a que des objets ; or les objets sont faits du passé.

Une présence n'est pas quelque chose de fugitif et de glissant, c'est ce qui attend et qui demeure en face de nous. L'objet n'est pas durée mais stagnation, arrêt, interruption, raidissement, détachement, absence de relation et de présence.

Les essences sont vécues dans le présent, les objets dans le passé.

.

On ne triomphe pas de cette dualité foncière en invoquant un « monde des idées » qui serait une troisième chose, placée au-dessus des contradictions. Car je ne parle que de l'homme réel, de toi et de moi, de notre vie et de notre monde, je ne parle pas d'un *Je* en soi, ni d'un être en soi. Mais pour l'homme

réel la ligne de démarcation traverse tout droit aussi le monde des idées.

Sans doute, plus d'un de ceux qui se contentent, dans le monde des choses, de les connaître empiriquement et de les utiliser s'est construit une annexe ou un échafaudage d'idées dans lesquels il trouve un refuge et un apaisement, où il n'est plus tenté de ne voir partout que néant. Il dépose sur le seuil le vêtement de la médiocre vie quotidienne, se vêt de lin immaculé et se reconforte en contemplant ce qui est de toute éternité ou ce qui devrait être, à quoi sa propre vie n'a pas de part. Il peut même trouver un réconfort à le proclamer.

Mais l'humanité réduite à un *Cela*, telle qu'on peut l'imaginer, la postuler et l'enseigner, n'a rien de commun avec une humanité vraiment incarnée à laquelle un homme dit véritablement *Tu*. La fiction, si noble qu'elle soit, n'est qu'un fétiche, l'attitude spirituelle la plus sublime, si elle est de fiction, est un vice. Les idées ne trônent pas au-dessus de nos têtes, pas plus qu'elles n'habitent dans nos têtes ; elles marchent au milieu de nous et s'approchent de nous ; malheureux celui qui néglige de leur adresser le mot-principe, mais misérable celui qui pour leur parler use d'un concept ou d'une formule, comme si c'était leur nom !

.

La relation immédiate implique une action sur ce qui vous fait face ; c'est ce qui apparaît dans l'un des trois exemples qui précèdent : c'est l'acte essentiel de l'art qui détermine le processus par lequel la forme s'incarne dans une œuvre. La confrontation s'accomplit dans la rencontre ; elle entre dans le monde des choses pour y prolonger son action à l'infini, pour devenir infiniment un *Cela*, mais aussi pour redevenir infiniment un *Tu*, pour communiquer le bonheur et la flamme. Elle « prend corps » ; émergeant du flot du présent, en-dehors du temps et de l'espace, son corps accoste à la rive de la durée.

Le sens de cette action est moins évident dans le cas de la relation avec un *Tu* humain. L'acte essentiel qui crée ici l'immédiateté est le plus souvent interprété en termes de sentiment, et pour cette raison, méconnu. Des sentiments accompagnent le fait métaphysique et métapsychique de l'amour, mais ils n'en sont pas la substance ; et ces sentiments accessoires peuvent être d'essence très diverse. Le senti-

ment de Jésus pour le possédé est autre que son sentiment pour le disciple bien-aimé ; mais l'amour est un. Les sentiments, on les « a » ; l'amour est un fait qui « se produit ». Les sentiments habitent dans l'homme, mais l'homme habite dans son amour. Il n'y a pas là de métaphore, c'est la réalité. L'amour n'est pas un sentiment attaché au *Je* et dont le *Tu* ne serait que le contenu ou l'objet ; il existe *entre* le *Je* et le *Tu*. Quiconque ne sait pas cela, et ne le sait pas de tout son être, ne connaît pas l'amour, même s'il attribue à l'amour les sentiments qu'il éprouve, qu'il ressent, qu'il goûte et qu'il exprime. L'amour est un agir-dans-le-monde. Pour celui qui habite dans l'amour, qui contemple dans l'amour, les hommes s'affranchissent de tout ce qui les mêle à la confusion universelle ; bons et méchants, sages et fous, beaux et laids, tous l'un après l'autre deviennent réels à ses yeux, deviennent pour lui réels, deviennent des *Tu*, c'est-à-dire des êtres affranchis, détachés, uniques ; il les voit chacun face à face. C'est chaque fois le miracle d'une présence exclusive ; alors il peut agir, il peut aider, guérir, éduquer, relever, délivrer. Dans l'amour, un *Je* prend la responsabilité d'un *Tu* ; en cela consiste l'égalité entre ceux qui aiment, égalité qui ne saurait résider dans un sentiment quel qu'il soit, égalité qui va du plus petit au plus grand, du plus heureux et du mieux assuré, de celui dont la vie entière est enclose dans celle d'un être unique et aimé, jusqu'à celui qui est toute sa vie crucifié sur la croix de ce monde, pour avoir pu et osé cette chose inouïe : *aimer les hommes*.

Laissons-là le mystère de l'action mutuelle dans le troisième cas, celui de la créature en relation avec son Idée. Crois à la simple magie de la vie, crois que l'on peut vivre au service du Tout, et tu pressentiras ce que signifie cette attente, ce qui-vive, ce « cou tendu » de la créature. Toute parole fausserait les faits, mais voici : les êtres vivent autour de toi, et quel que soit celui dont tu t'approches, tu arrives toujours à l'Être.

Relation est mutualité. Mon *Tu* agit en moi comme j'agis en lui. Nos élèves nous forment, nos œuvres nous édifient. Le « méchant » nous offre sa révélation dès que le mot-principe sacré a touché son être. Que de choses nous apprenons des enfants, des animaux ! Nous vivons dans le torrent de la mutualité universelle, insondablement compris en elle.

— Tu parles de l'amour comme si c'était la seule relation entre les hommes ; mais as-tu le droit de le choisir comme unique exemple, puisqu'il y a aussi la haine ?

— Tant que l'amour est « aveugle », c'est-à-dire tant qu'il ne voit pas l'intégralité d'un être, c'est qu'il n'est pas véritablement soumis au mot-principe de la relation. La haine, de sa nature, reste aveugle ; on ne peut haïr qu'une partie d'un être. Celui qui, ayant aperçu un être dans son intégralité, se voit contraint de le répudier, n'est plus dans le domaine de la haine ; il est à la limite humaine de la capacité de dire *Tu*. Si l'homme ne peut plus dire à son partenaire le mot-principe qui inclut toujours l'acceptation de l'être auquel on l'adresse, s'il se sent obligé de renoncer à lui-même ou à l'autre, c'est qu'il touche à cette limite où le pouvoir de relation reconnaît sa propre relativité, limite qui ne peut être abolie qu'avec cette relativité elle-même.

Mais celui qui éprouve immédiatement la haine est plus près de la relation que celui qui ne ressent ni amour ni haine.

Voici cependant la haute mélancolie de notre destinée : dans le monde où nous vivons, le *Tu* devient inmanquablement un *Cela*. Si exclusive qu'ait été sa présence dans la relation immédiate, dès qu'il a épuisé son action ou que cette action a été contaminée par des moyens, il devient un objet parmi les objets, l'objet principal peut-être, mais un objet quand même, soumis à la norme et à la limitation. Dans l'œuvre, toute réalisation en un certain sens signifie qu'on déréalise dans un autre sens. La contemplation vraie est brièvement mesurée ; déjà l'être naturel qui vient de se révéler à moi dans le mystère de l'action mutuelle est redevenu descriptible, décomposable, classable, n'est plus que le point d'intersection d'innombrables cycles de lois. Et l'amour lui-même ne peut se maintenir dans l'immédiateté de la relation ; il dure, mais dans une alternance d'actualité et de latence. L'être humain qui naguère encore était unique et non-constitué, qui n'était pas là, qu'on pouvait non pas éprouver, mais seulement toucher, est redevenu un *Il* ou une *Elle*, une somme de qualités, une quantité figurée. A présent je peux de nouveau